

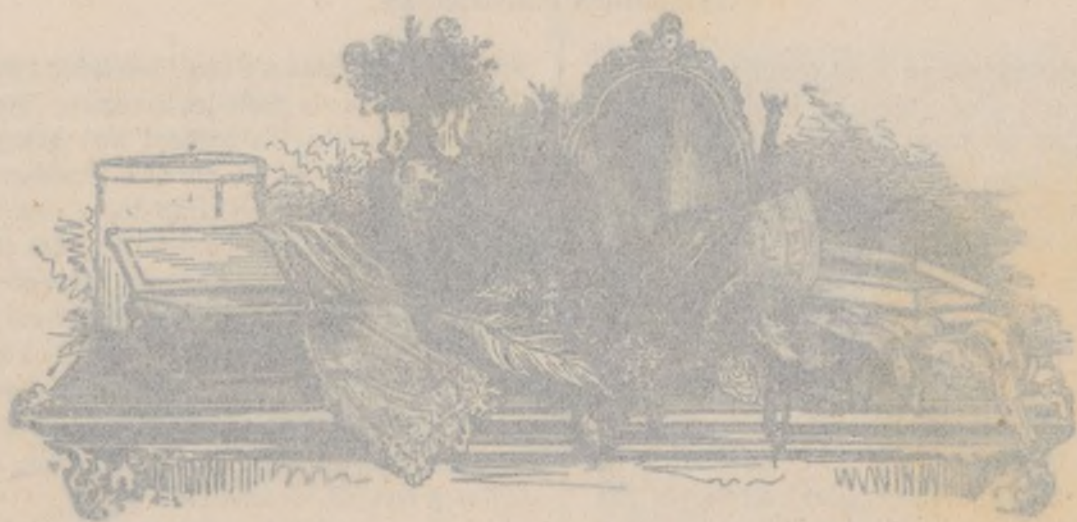


# LES MODES PARISIENNES.

*Bonnet et Chapeau de M<sup>me</sup> Bidault, rue de Choiseul, 3<sup>ème</sup> — Soieries de la Maison des  
deux Pages, rue Vivienne, 11 — Visite de soir couverte de dentelles — Ombrelle de M<sup>me</sup> Lemaicéchal,  
Boulevard Montmartre, 17.*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*





LES

# MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par CHARLES LOMÈRE DE V. —  
LE CIGARE (2<sup>e</sup> partie), par MARIE AYLAUD. — FASHIONS.  
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — GÉNÉRALISATIONS.

## MODES ET FASHIONS.



Si la mode de Longchamp veut mettre toutes ces choses dehors : mandolines, écharpes, vestes, chapeaux de paille de riz ou autres, robes fraîches, ombrelles, enfin toutes les armes offensives de la toilette

nouvelle, la faute en sera au soleil, qui n'aura pas daigné se montrer; car rien de ces jolies choses n'est en retard.

On brode beaucoup le devant des robes de soie au passé mêlé de broderie au crochet, et l'on met quelquefois au milieu une rangée de boutons; cependant les boutons passent un peu de mode, et la broderie, en couvrant le devant de robe en tablier, peut les rendre impossibles. Il se fait des broderies pour les robes passementées de Bertheley (1); pour les écharpes, soufles et ganses de fantaisie.

(1) Boulevard Montmartre, 12.

Les robes de mousseline de soie et de barège seront ornées de volants festonnés de soie en larges dents d'oreilles de coq, ou de petites passementeries frangées d'un genre très-nouveau. Quant au velin, la mode ne sera pas populaire, elle brodera, comme l'étoffe, ornée de broderies parues de broderies ou de broderies, chapeaux courts de feutre ou de charbon de bois, ou plutôt de marabouts frangés. Tout cela est démodé et tombera un peu à l'aristocratie; mais, en tout, il ne faut pas s'en plaindre: l'uniformité ou l'ignominie en parure est la plus triste chose du monde.

Les formes de corsage restent à peu près les mêmes que par le passé: les tailles justes et fermées justes fermées du bas. On ne fait plus de basquines qui viennent devant quelquefois, seulement, et cela est rare, on en fait pour des robes simples. On fait le dos en amazone, c'est-à-dire une petite basque derrière partant en mourant de la couture du dessous de bras. Pour les robes de barège ou de mousseline de soie, les corsages sont froncés dans la ceinture et doivent bien former l'éventail; les manches sont demi-larges et fermées du bas sur un poignet. Si la robe est garnie de volants festonnés mal, on pose deux rangs de petits volants au haut des manches pour fermer jockeys.

Mais parlons aussi d'une sorte de petite révolution qui cherche à s'opérer dans le monde en cheveux. Depuis quelque temps, on cherche vainement à ramener la mode des cheveux bouclés; d'un bord, et depuis long-temps, beaucoup de dames se coiffaient en longues boucles légères, mais cette coiffure a pris un caractère en prolongeant



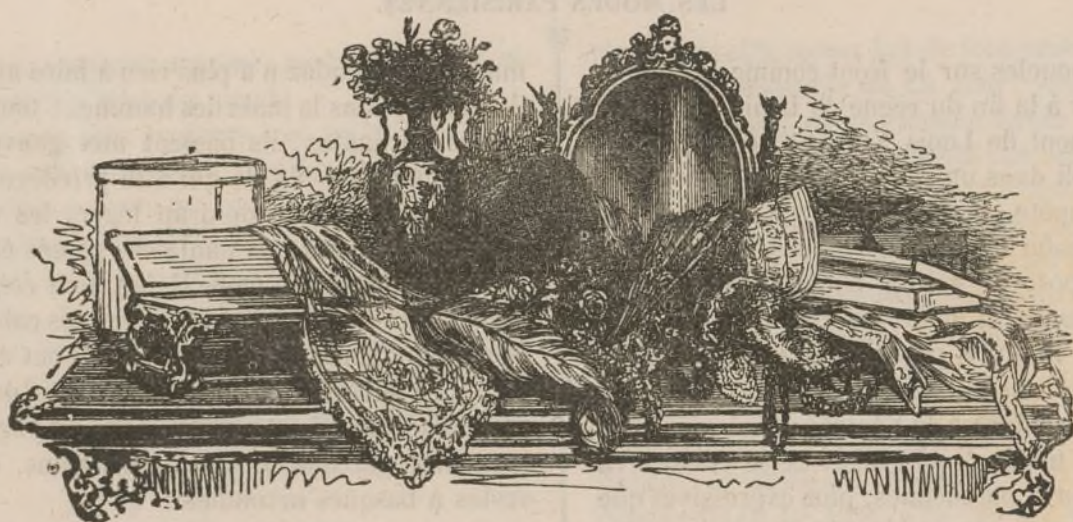


# LES MODES PARISIENNES.

Bonnet et Chapeau de M<sup>me</sup> Branda: rue de Chancail, 36 - Soieries de la Maison des  
deux Pages, rue Vivienne, 11 - Veste de son couverte de dentelles - Ombrelle de M<sup>me</sup> Lemaréchal,  
Boulevard Montmartre 57

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE CIGARE (2<sup>e</sup> partie), par MARIE AYCARD. — CAU-  
SERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



Si la semaine de Longchamp ne vient mettre toutes voiles dehors : mantelets, écharpes, visites, chapeaux de paille de riz ou autres, robes fraîches, ombrelles, enfin toutes les armes offensives de la toilette nouvelle, la faute en sera au soleil, qui n'aura pas daigné se montrer ; car rien de ces jolies choses n'est en retard.

On brode beaucoup le devant des robes de soie au passé mêlé de broderie au crochet, et l'on met quelquefois au milieu une rangée de boutons ; cependant les boutons passent un peu de mode, et la broderie, en couvrant le devant de robe en tablier, peut les rendre impossibles. Il se fait des broderies avec les jolies passementeries de Bertheley (1) ; point de chaînette, soutaches et ganses de fantaisie.

(1) Boulevard Montmartre, 48.

Les robes de mousseline de soie et de barège seront ornées de volants festonnés de soie en larges dents dites crêtes de coq, ou de petites passementeries frangées d'un genre très-nouveau. Comme on le voit, la mode ne sera pas populaire : robes brodées, volants brodés, visites ou mantelets garnis de broderies ou de dentelles, chapeaux ornés de fleurs ou de charmantes petites plumes en marabouts frimatés. Tout cela est élégant et tourne un peu à l'aristocratie ; mais, en vérité, il ne faut pas s'en plaindre : l'uniformité ou l'égalité en parure est la plus triste chose du monde.

Les formes de corsage restent à peu près les mêmes que par le passé : les tailles justes et manches justes fermées du bas. On ne fait plus de basquines qui viennent devant quelquefois, seulement, et cela est rare, on en fait pour des robes simples. On fait le dos en amazone, c'est-à-dire à petite basque derrière partant en mourant de la couture du dessous de bras. Pour les robes de barège ou de mousseline de soie, les corsages sont froncés dans la ceinture et doivent bien former l'éventail ; les manches sont demi-larges et fermées du bas sur un poignet. Si la robe est garnie de volants festonnés mat, on pose deux rangs de petits volants au haut des manches pour former jockeys.

Mais parlons aussi d'une sorte de petite révolution qui cherche à s'opérer dans la coiffure en cheveux. Depuis quelque temps, on semble vouloir ramener la mode des cheveux bouclés : d'abord, et depuis long-temps, beaucoup de dames se coiffaient en longues boucles légères ; puis cette coiffure a pris un caractère en prolongeant



de petites boucles sur le front comme les dames les portaient à la fin du règne de Louis XIII et au commencement de Louis XIV. Ce genre de coiffure, très-joli dans un salon, est très-incommode sous une capote. Donc on cherche, on fait des essais, et enfin une autre coiffure se propage : elle se compose de petites boucles entourant le front et ne tombant guère des côtés plus bas que les oreilles ; il n'y a pas de raie au milieu de la tête : elle se trouve placée en auréole, de même que pour la coiffure à la Sévigné ; seulement il y a beaucoup moins de cheveux. Cette coiffure va bien aux figures parisiennes, plus expressives que belles. Les bandeaux ondulés sont encore en assez grande faveur ; ils tiennent un juste milieu entre le trop chiffonné des petites boucles et la gravité des bandeaux lisses. Les cheveux de derrière ne se nouent plus depuis long-temps : on les tourne en une corde faisant deux tours, ou bien on les tourne d'abord en une corde retenue par un peigne d'écaille à dos un peu élevé, découpé à jour ; car les peignes à torsade sont devenus communs, et l'on fait une natte en trois que l'on tourne devant le peigne et qui forme le second tour de cheveux.

Mais que sont nos modes comparées aux coquetteries de celles des enfants ? rien, vraiment. On ose beaucoup plus pour ces charmantes petites filles, auxquelles tout va bien, et pour ces petits lions qui portent avec tant d'assurance et de grâce la veste grecque, le paletot, le chapeau à plumes ou la casquette. Selon l'âge et la taille, leurs costumes sont très-variés. On sait que madame Marendaz (1) est la Palmyre des petites filles ; car si Palmyre a le privilège de faire les robes de la reine et des princesses royales, madame Marendaz fait les costumes de tous nos petits princes et princesses, et quel goût elle apporte aux moindres détails !... C'est elle qui la première fit ces chapeaux presque ronds qui des modes d'enfants passèrent dans les nôtres. C'est encore elle qui fit, l'année dernière, ces petits paletots de nankin brodés en soutache blanche ou garnis sur toutes les coutures par des galons de soie bleue. Cette année, elle a introduit le paletot dans le costume des petites demoiselles : cela est charmant, car elles peuvent être habillées dessous d'une manière très-élégante pour l'appartement. Ces chapeaux pour la nouvelle saison se composent de deux formes : l'une, appelée gipsy ; l'autre est un chapeau tout rond baissé très-peu de chaque côté et ressemblant assez aux chapeaux de bergère. Nous avons vu chez elle des layettes merveilleuses de luxe et de détails neufs qui font comprendre pourquoi madame Marendaz est devenue à la mode pour la parure des enfants.

Lorsque les petits garçons *deviennent grands*,

(1) Rue Saint-Honoré, 416.

madame Marendaz n'a plus rien à faire avec eux ; ils passent dans la main des hommes : tout comme des gouvernantes, ils passent aux gouverneurs. C'est alors Cior fils (1) qui a le privilège de leur toilette : les paletots de drap léger, les vestes à basques arrondies, les pantalons plissés et les habits de campagne en étoffe légère, tout cela lui revient de droit. Il a fait, cet hiver, des cabans, espèces de manteaux à capuchon qui ont eu grand succès et qui resteront dans les modes de l'hiver prochain. Maintenant sa nouveauté en vogue pour les jeunes garçons de sept à douze ans, c'est les vestes à basques arrondies.

LOMÉNIE DE V.

### MODES D'HOMMES.

Pour être parfaitement renseigné sur les quelques petits changements qui peuvent avoir lieu, à ce renouvellement de saison, dans le costume des hommes, il faut attendre Lonchamps, ou plutôt les beaux jours ; car, dès qu'il fait un rayon de soleil, les élégants vont se promener au Bois : il faut donc dater un article de modes des Champs-Élysées ou du bois de Boulogne. Le 30 mars 1846, voici quel était le costume exact d'un jeune cavalier : l'habit de couleur mêlée, toujours foncée, à basques arrondies, sans poches sur les basques, la poche étant placée sur la poitrine ; le pantalon en satin de laine, soit rayé, soit uni, très-large, si large qu'il paraît plissé : pourtant il n'en est rien ; il est aussi assez large du bas et tombe droit sur la botte. Quelques élégants portent des culottes de peau blanche avec des bottes par-dessus montant presque aux genoux. Le gilet est en piqué blanc et souvent en satin de laine pareil au pantalon : il est croisé et à basques. Becker aîné est le tailleur à la mode, non-seulement pour les jeunes gens, mais encore pour les hommes *raisonnables*. Cela vient sans doute des nuances qu'il sait mettre dans ses coupes, tout en conservant le texte rigoureux de la *fashion*. Puisque nous citons ce tailleur en vogue, nous dirons que ses habits habillés, de même que les habits du matin, n'ont aucune espèce de doublure, c'est-à-dire rien d'épais et de roide : ils sont doublés d'une simple soie et remarquables par la légèreté du drap. L'habit habillé de Becker aîné est aussi assez étriqué ; il n'est rendu flottant que par la souplesse du drap et sa mince doublure. Le gilet de mise avec cet habit est à châle et en piqué blanc.

Le chapeau est moins petit de forme, les bords ont plus de largeur et semblent moins relevés : du reste, cette question sera résolue la semaine prochaine ; on saura ce que Gibus (2) recom-

(1) Rue Richelieu, 47.

(2) Rue Vivienne, 20.



mande en chapeau comme mode nouvelle et adoptée par les gens du monde.

Les cannes sont toujours très en faveur, surtout une canne blanche très-flexible. Nous ne saurions dire en quoi est cette canne fashionable; mais madame Lemaréchal (1) est une autorité qu'on peut consulter en fait de modes de cannes, cravaches, etc. Du reste, elle est aussi très en réputation auprès des dames pour les ombrelles appelées *diamantines*, *victoria*, *camargo*, et les jolies ombrelles à franges avec manches d'ivoire sculpté.

#### Détails du Dessin.

Chapeau de paille à jour orné de lis d'eau. — Visite de taffetas glacé, brodée en soie. — Robe de pékin de soie rayée.

#### PATRONS.

Notre feuille de ce jour contient le complément de la jolie visite de madame Payan.

On sait que chaque partie doit se rejoindre à la partie marquée de même. Par exemple, la moitié d'un côté se trouvant sur la feuille parue dimanche dernier, et marquée A et B, se rejoint à la moitié contenue sur la feuille de ce jour, et marquée de même A et B.

Les broderies de cette visite se font au crochet.

LE

**CIGARE.**

(SUITE.)

» Tandis qu'ainsi éloignés du salon, nous fumions tous deux, don Tadeo profitait de l'isolement où il me plaçait pour me parler de M. et de mademoiselle de La Tour : il s'étendait avec complaisance sur la rare beauté de la fille de son ami; ses yeux dévots se baissaient en parlant du teint de lis et des lèvres de rose d'Eugénie. Alors je disais comme lui : les amants ont tant d'imprudence et sont si peu habiles à déguiser leurs sentiments ! J'enchérisais même sur les louanges que j'entendais donner à Eugénie, et j'avouais mon amour, dont la violence se décelait à chacune de mes paroles. Mais don Tadeo n'avait pas besoin de mes aveux, il ne les demandait pas; ce qu'il cherchait à savoir, c'étaient les sentiments d'Eugénie. Il n'avait pas su ou pas voulu les deviner; il tenait à les apprendre de ma bouche. J'eus la délicatesse bien naturelle de ne pas vouloir compromettre celle que j'aimais; alors don Tadeo interpréta mon silence et fit parler mes réticences. Je me le rappelle toujours : son œil noir étudiait les traits de mon visage et cherchait à lire sur mon front mes plus secrètes pensées. J'étais le

(1) Boulevard Montmartre, 47.

plus jeune et le mieux fait de tous ceux qui entouraient mademoiselle de La Tour; j'avais à peine vingt-deux ans, et une femme forcée d'opter entre don Tadeo et moi ne devait pas hésiter....

— Ah ça, dit Léon, ce vieux coquin de Havanais était donc amoureux de ta femme?

— Oui, sans en avoir jamais rien dit à Eugénie elle-même; il paraît qu'il avait conçu pour elle un amour violent, et pour moi une haine aussi violente que son amour.

— Je vois ce que c'est, dit le Tourangeau, que les millions de Justine préoccupaient singulièrement, le Havanais, n'ayant pas pu obtenir mademoiselle de La Tour, s'est rabattu sur la femme de chambre, et....

— Tais-toi, Léon, tais-toi, tu déraisonnes.... A l'époque dont je te parle, Justine n'était pas au service de ma femme; elle était la femme de Georges. Je t'ai dit d'ailleurs que Justine était sage; enfin don Tadeo de La Cueva ne l'avait alors pas vue.

— Continue, continue, dit Léon : ce don Tadeo te haïssait.

— Et il était mon rival, reprit Maurice, sans que je m'en doutasse. Deux mois se passèrent; j'étais toujours plus amoureux de mademoiselle de La Tour et toujours plus assidu chez son père. M. de Ménars me prit un jour à part.

» — Mon fils, me dit-il, vos assiduités chez M. de La Tour sont contraires à toutes les convenances. Un homme de votre âge ne peut pas se montrer dans une maison où se trouve une jeune fille, comme mademoiselle de La Tour, sans faire dire de lui ce qu'on dit déjà dans le monde qui nous entoure et qui nous connaît.

— Et que dit-on, mon père?

— On dit que vous aimez mademoiselle de La Tour, et on ajoute qu'elle répond à votre passion.

— Oh! mon père, m'écriai-je, jamais le monde, qu'on accuse de répandre les bruits les plus vrais comme les plus mensongers, n'a dit une chose aussi exacte que celle-là : oui, j'aime Eugénie, et elle me rend mon amour.

— Voilà qui est bien, monsieur, dit mon père : mais c'est moi qui suis coupable de cet amour; je l'ai fait naître en vous introduisant chez M. de La Tour. Que doit-il penser de mon silence, Maurice?

— Ce que j'en pense moi-même, mon père, lui dis-je, qu'il dure trop long-temps. »

» Je me jetai dans les bras de mon père, je le priai, je le suppliai de voir M. de La Tour et de lui demander pour moi la main de sa fille; mais je voulais que mon père s'y prit adroitement. Il devait commencer par rappeler à M. de La Tour l'ancienne amitié qui les liait l'un à l'autre; il devait rappeler un voyage entrepris en commun dans leur jeunesse, un service rendu plus tard. Je voulais encore que mon père parlât de sa for-



tune, qu'il la présentât sous le jour le plus avantageux, et surtout qu'il avouât à M. de La Tour l'amour que sa fille ressentait pour moi. La délicatesse qui liait ma langue devant don Tadeo disparaissait devant M. de La Tour; je voulais même me faire un titre de l'amour d'Eugénie: il me semblait qu'un père, loin de contrarier l'amour de son enfant, devait au contraire être heureux qu'on lui en indiquât l'objet.

» Il fut convenu entre M. de Ménars et moi qu'à onze heures ou minuit il survivrait à toute la société, demeurerait seul avec M. de La Tour, et lui demanderait sa fille. Eugénie, que je devais prévenir, faciliterait cet arrangement en se retirant avec tout le monde, et moi j'attendrais mon père chez lui, je saurais la réponse de M. de La Tour, et je la transmettrais à Eugénie par cette fenêtre, où, comme je te l'ai dit, nous passions de longues heures à nous regarder et à parler cette langue particulière que les amants composent pour leur usage et qu'ils comprennent si bien. Ce point convenu, nous allâmes chez M. de La Tour. L'inévitable don Tadeo nous y avait précédés; il fut pour moi plus bienveillant que de coutume: doux et plein d'aménité, il jetait sur moi des regards qui avaient quelque chose de si affectueux, que mon père, qui l'observait, ne put, malgré son éloignement pour ce personnage, s'empêcher de songer que l'amitié du Havanaïs pouvait m'être utile (les pères se font si facilement des illusions quand il s'agit du bonheur de leur fils). Don Tadeo était d'une très-mauvaise santé, immensément riche, trop dévot pour songer à se marier; il pouvait se souvenir de moi plus tard, et ce souvenir ne serait peut-être pas stérile; mon père me voyait déjà possesseur d'une plantation en Amérique. Pour moi, la bienveillance de don Tadeo me fatiguait ce soir-là plus que de coutume: je voulais trouver le temps de parler à Eugénie des projets de mon père; j'y parvins après beaucoup d'efforts pour échapper à l'attention de don Tadeo, et enfin cette longue soirée se termina. Ce fut moi qui pris le bras du Havanaïs et qui l'entraînai hors de la maison de M. de La Tour; nous sortîmes ensemble, et, quand nous fûmes dans la rue, quand nous eûmes traversé la chaussée, don Tadeo regarda autour de lui :

» — Et M. votre père? dit-il.

» — Mon père est demeuré avec M. de La Tour.

» — Ce sont deux bons amis, me dit-il, deux amis d'enfance, et il n'est pas étonnant qu'ils aient quelques petits secrets à se communiquer.

» En parlant ainsi, don Tadeo tira de sa poche son étui à cigares, un étui en maroquin rouge, rehaussé d'or, qui est aujourd'hui en ma possession et que je te montrerai; don Tadeo ouvrit cet

étui, et, choisissant un cigare, ainsi qu'il le faisait quelquefois :

» — Prenez celui-ci, dit-il, *es excellente, amigo*.

» J'acceptai le cigare en remerciant.

» — Vous le fumerez ce soir? demanda-t-il.

» — Sans doute, avant de me coucher.

» — A la fenêtre, n'est-il pas vrai? et il jeta un coup d'œil accompagné d'un sourire sur les persiennes de mes fenêtres, qui étaient ouvertes.

» Je t'ai dit, Léon, que mon amour n'était pas un mystère; le coup d'œil et le sourire de don Tadeo me prouvèrent qu'il était aussi instruit qu'il pouvait l'être, et que les longues stations d'Eugénie à sa fenêtre, ainsi que les miennes, lui étaient parfaitement connues. J'étais sur le point de lui ouvrir mon cœur et de l'instruire de la démarche que mon père faisait au moment même, lorsque Georges, qui venait de s'acquitter de je ne sais quel message, parut tout d'un coup; il salua profondément et souleva le marteau de la porte cochère. A sa vue, don Tadeo me quitta, non sans me recommander l'excellent cigare qu'il venait de me donner: ce cigare, je le tenais à la main; la porte s'ouvrit, j'entrai. Georges entra après moi, et, dans le mouvement qu'il fit pour refermer la porte, il me heurta légèrement et fit tomber mon cigare. Il était minuit, et, quoique nous fussions dans l'été, la journée avait été pluvieuse; le pavé de la cour était donc humide: l'excellent cigare de la Havane dut se mouiller en tombant; la feuille parfumée et bien entière qui le couvrait dut se tacher de boue. Je me baissai néanmoins pour le ramasser; mais l'obscurité de la nuit m'empêcha d'en venir à bout tout de suite.

» — Monsieur a perdu quelque chose? me dit Georges.

» — Oui, un cigare de la Havane, que je viens de laisser tomber; et vous êtes cause de cet accident, Georges.

» — Oh! monsieur, que je suis fâché!

» — Cherchez-le; si vous le trouvez, je vous le donne.

» Georges était fumeur. Je le vis emprunter une chandelle au portier et chercher le cigare de don Tadeo. J'entrai dans le salon de mon père pour attendre l'issue de sa démarche auprès de M. de La Tour. Je faisais les plus beaux châteaux en Espagne: dans mon impatience de jeune homme, et de jeune homme bien épris, j'oubliais les exigences de l'église, les longueurs de la municipalité, et j'ajournais mon mariage au moment où la corbeille serait achetée, le trousseau complet, et où la couturière apporterait les robes; puis je me disais que Paris est un pays féerique, où la baguette d'or a un pouvoir aussi prodigieux que soudain. Je pouvais avoir une corbeille dans deux heures; les lingères complètent un trousseau du jour au lendemain, et les couturières improvi-



sent une robe dans une nuit : je me disais donc que, si les grands parents y mettaient un peu de bonne volonté, il m'était facile d'épouser Eugénie dès le lendemain. J'en étais là de mes rêves, lorsque mon père entra au salon : il venait de quitter M. de La Tour.

» — Mon fils, me dit-il, M. de La Tour vous refuse la main de sa fille.

» Je ne pouvais en croire mes oreilles : ce ne fut pas de la douleur que je ressentis en entendant ces paroles, ce fut de l'étonnement ; il me semblait impossible qu'on me refusât la main d'Eugénie, tellement elle et moi avions peu compté sur un refus.

» — Il me refuse sa fille ! m'écriai-je.

» — Oui, mon ami.

» — Et de quel droit ?

» Mon père sourit.

» — Du droit le plus sacré que je connaisse, dit-il, du droit qu'a un père de disposer de son enfant.

» — A la bonne heure, lui dis-je, mon père, à la bonne heure ; il ne veut donc pas marier encore Eugénie : il demande du temps.

» — Pas du tout, mon fils : Eugénie est promise, et c'est à votre ami don Tadeo de la Cueva.

» — Don Tadeo épouserait Eugénie !

» — Oui, mon cher Maurice, M. de La Tour aime cet homme, vous le savez, et il lui a promis sa fille.

» — C'est impossible ! m'écriai-je.

» — C'est vrai, mon ami, et j'avoue que je n'ai rien eu à répondre à ce que m'a dit M. de La Tour. Don Tadeo est amoureux de la jeune fille, et, comme il appuie ses prétentions d'une fortune de cinq ou six millions, c'est à nous de nous retirer devant la richesse. Il y a plus : M. de La Tour s'est servi de l'aveu que je lui ai fait....

» — Quel aveu ?

» — Ne m'avez-vous pas autorisé à lui dire qu'Eugénie vous aimait ?

» — Sans doute.

» — Eh bien ! M. de La Tour pense qu'un homme qui aime sa fille, et qui se vante d'en être aimé, ne peut plus être reçu chez lui, puisqu'il compte donner Eugénie à un autre.

» J'étais exclu de la maison de M. de La Tour ! Ce dernier coup m'accabla ; mais, avant que je pusse donner cours à ma colère et à mon indignation, un incident terrible vint me distraire et m'occuper de soins plus douloureux encore que la perte de mes espérances. Justine...

— La femme de chambre de ta femme ? dit Léon.

— Oui, mon ami, la femme de Georges. Justine ouvrit avec impétuosité la porte du salon où nous nous trouvions, et, les cheveux en désordre, les traits bouleversés, la figure livide :

» — Messieurs, dit-elle en sanglotant, Georges, mon pauvre Georges se meurt !

» — Georges ! m'écriai-je, je le quitte à l'instant même.

» — Il se meurt, monsieur Maurice ! disait Justine en se tordant les mains.

» Nous courûmes à la chambre qu'occupait Georges au-dessus de la mienne. Mon valet de chambre joignait à ses agréments physiques des qualités qui le faisaient aimer de tout le monde ; c'était le favori de la maison : portier, cuisinière, cocher, tous lui voulaient du bien. Dès les premières atteintes du mal, dès les premiers cris de Justine, la cuisine et l'office avaient été en émoi ; on avait cherché tout ce qui pouvait soulager le malade, et on avait couru avertir un médecin. Nous trouvâmes le docteur au chevet de l'agonisant.

— De l'agonisant ! dit Léon.

— Oui, Léon, ce jeune homme robuste et dispos, qui une demi-heure auparavant avait causé et ri avec moi dans la cour de l'hôtel, allait mourir. Nous le trouvâmes les mâchoires serrées, la tête renversée sur l'épaule droite, les membres roidis et tordus, et ne respirant qu'avec convulsion. Le docteur se leva à notre arrivée, et, s'adressant à mon père, qu'il tira à part :

» Ce jeune homme a une femme ? dit-il, faites-la sortir, car le malheureux va expirer.

» Cet ordre était difficile à exécuter. Justine s'était jetée sur son mari ; elle inondait de larmes le visage déjà froid et inanimé de Georges. Il fallut cependant se résigner à obéir : on s'empara de Justine, on la détacha de Georges, qu'elle tenait embrassé, et on la transporta dans une pièce reculée.

» — Un empoisonnement, monsieur ! dit le docteur dès qu'on eut éloigné Justine.

» — Mais, s'écria mon père, Georges n'a ni bu ni mangé hors de chez moi ; il a partagé le dîner de mes gens, c'est-à-dire le mien, monsieur.

» — Un empoisonnement par le *strychnos sancti Ignatii*, par l'*ignatia amara*, ce qu'on appelle vulgairement la fève de saint Ignace, plante de la famille des apocynées, qui a les mêmes propriétés que la noix vomique et a un degré beaucoup plus vénéneux.

» — Qui lui a fait prendre ce poison ? s'écria mon père.

» — Celui qui lui a donné ce cigare, dit le docteur en prenant sur la table du malheureux Georges un cigare à moitié brûlé.

» Je regardai ce cigare, et je le vis encore enduit par place de la boue terreuse dont il s'était recouvert sans doute en tombant dans la cour.

» — C'est moi qui ai donné ce cigare à Georges, dis-je au docteur.

» — Et qui vous l'a donné à vous-même, et où



l'avez-vous acheté? demanda vivement celui-ci.

» — Je le tiens de don Tadeo de la Cueva, répondis-je.

» Pendant que je parlais, le docteur déroulait le cigare dans ses doigts; il en développait les feuilles, et il nous montrait, à mon père et à moi, les feuilles de tabac saturées d'une poudre blanchâtre qui provenait, nous dit-il, de la racine des graines de *l'ignatia amara*.

» — La dose est énorme, ajouta-t-il : par le mouvement d'inspiration nécessaire pour allumer le cigare et le faire brûler, une grande quantité de poison a dû envahir le larynx et descendre dans l'estomac; je ne vois pas de remède... C'est vous, monsieur, qui avez donné ce cigare au malade : encore une fois de qui le tenez-vous? avez-vous un ennemi?

» — Maurice a un rival, dit mon père.

» — Oui, repris-je, un rival qui se nomme don Tadeo de La Cueva, et c'est de lui que je tiens ce cigare.

» — Il t'a donné ce cigare? dit mon père.

» — En me recommandant de le fumer ce soir, à ma fenêtre, tout en regardant mademoiselle de La Tour.

» Lorsque j'appris ainsi qu'un hasard malheureux me rendait, non pas la cause, mais l'occasion de l'empoisonnement de Georges, j'éprouvai une douleur profonde, et je fis comme Justine, je me livrai au désespoir : je m'assis sur le lit de mon pauvre domestique, je pris Georges dans mes bras, et je contemplai avec une horreur profonde ces traits livides, ces yeux à demi clos et cette bouche contractée, d'où s'échappait avec peine une respiration pénible; tout cela, une heure auparavant, me souriait, me parlait. Hélas! Georges, maintenant mourant et presque inanimé, était quelques instants plus tôt rempli de joie et d'amour; il avait devant lui une longue carrière à parcourir! La grande aiguille d'une pendule n'avait pas fait le tour du cadran et tout était changé, et le malheureux était là, étendu sur un lit de mort, sans voix, sans regard, ne respirant plus que par secousses douloureuses et paraissant être tombé dans une insensibilité complète. Je l'appelais en vain, en vain je voulais qu'il me répondît, qu'il me parlât, fût-ce pour se plaindre, pour me reprocher d'être la cause de sa mort. Justine, qui parvint à s'échapper des mains de ceux qui la retenaient, pénétra de nouveau jusqu'à son mari. Elle s'empara de la tête de Georges, qu'elle appuya sur son sein; elle voulait sans doute me disputer son dernier regard ou son dernier mot : Georges expira sans rouvrir les yeux et sans faire entendre une parole.

(La suite au prochain Numéro.)

MARIE AYCARD.

## Causeries.

\* Nos savants de l'Institut ont découvert tout récemment une comète ornée de deux noyaux et de deux queues.

Ils en découvriront bien d'autres, car ils sont capables de tout.

Mais une chose humiliante pour nos astronomes, c'est que personne ne connaît la comète-jumelle, tandis que tout le monde connaît le *savarin*.

Jamais pâtisserie ne conquist une vogue plus soudaine, une plus rapide popularité, une faveur plus universelle.

Feu Brillat-Savarin, le conseiller gastrosophe, se fût estimé heureux s'il avait obtenu le tiers des ovations prodiguées à un gâteau qui porte la moitié de son nom.

Le *savarin* est une espèce de baba arrondi en couronne, imbibé de rhum, combiné avec la frangipane, ou mêlé d'amande.

A l'heure qu'il est, tout pâtissier qui se respecte exhibe du *savarin* sur son étalage : il n'est raout, ni thé, ni soirée sans *savarin*.

Comment est-elle née, cette pharamineuse pâtisserie dont on ne saurait plus se passer ni dans les raouts, ni dans les soirées?

On ne sait. Un seul jour a vu son berceau et son arc-de-triomphe, sa naissance et sa gloire. Un pâtissier obscur la montra au peuple, et tout aussitôt elle fut proclamée la reine des pâtisseries. Friands et gastronomes, connaisseurs et amateurs, indifférents et enthousiastes, estomacs blasés, cœurs secs, hommes et femmes, enfants, vieillards, tout le monde accueillit le néobaba avec des cris de joie; partout il fut choyé, fêté, reconnu, adopté.

Depuis ce moment le *savarin* règne et commande *urbi et orbi*.

Aucune nouveauté, pas même la polka, ne s'était imposée avec tant de despotisme et de soudaineté.

Et tout cela en moins de trois mois!

Dès les premières semaines les lettres d'invitation parisiennes portaient ces mots : *Il y aura du savarin*.

Plus tard cette formule devenait de fort mauvais ton : on ne pouvait plus supposer de réunion confortable sans l'intervention de la friande nouveauté.

Aujourd'hui le *savarin* est incrusté dans les mœurs comme le lansquenet, le whist, le cigare et le *tra la la*.

Si madame de Sévigné vivait encore, elle dirait de son ton tranchant :

« Le *savarin* passera comme Racine et le café. »

Le café, pour toute réponse, s'est obstiné à *passer*... dans les mœurs.

Quant au *savarin*, il a pris racine.

\* J'avais toujours cru que Séville était une cité qui n'était habitée que par des barbiers et des tuteurs, et il me semblait que les comtes castillans ne devaient s'y trouver que de passage, et encore toujours enveloppés d'un manteau couleur de muraille.

C'est pourtant Caron de Beaumarchais qui m'avait donné ces fausses notions sur une des villes les plus intéressantes de toutes les Espagnes.

Caron de Beaumarchais s'était plu à me tromper!

Non-seulement Séville possède des barbiers célèbres, mais on y trouve encore une foule de tailleurs illustres.

Le plus illustre de tous a l'honneur d'habiller le fameux tauréador Montès, qui a donné une représentation de ses périlleux exercices devant le duc de Nemours il y a quelques mois.

Le tauréador Montès, fier comme tout noble castillan, n'a voulu accepter un présent du duc de Nemours qu'à condition qu'ils traiteraient de puissance à puissance, et que le prince français recevrait également un cadeau du prince des tauréadors.



Ce cadeau, complètement espagnol, consiste en habit, veste et culotte en velours.

Mais quel habit, mais quelle veste, mais quelle culotte !

Ce costume, le plus brillant que rêva jamais un *majo* de Madrid ou du bal Musard, est sur le point d'arriver à Paris, et comme l'illustre Montès ne fait rien à l'instar de tout le monde, il a emballé le tailleur lui-même dans la diligence Laffitte et Caillard de Séville, pour qu'il vint essayer en personne ces vêtements castillans au duc de Nemours.

Voilà ce qui s'appelle agir royalement.

Du reste, ce qu'il y a de plus singulier dans cette ambassade, c'est que jusqu'à ce jour le tailleur seul est arrivé à Paris; la caisse qui renferme le costume castillan est arrêtée à la douane de la frontière.

En attendant, le tailleur de Séville se promène sur les boulevards, en costume national, et il est en ce moment le lion des promenades parisiennes. Je ne serais pas étonné qu'avant quinze jours tous les dandies parisiens n'éprouvassent la fantaisie d'adopter le costume de *majo* castillan.

Le fait est qu'ils ne feraient pas mal de changer d'habit, car il serait difficile d'en imaginer un plus grotesque et plus laid que celui qui est à la mode depuis six mois.

Le fâcheux du costume de *majo*, c'est que pour le porter convenablement il faut tout simplement avoir la taille souple, élégante, le jarret bien tendu et le mollet irréprochable ! — De plus une charmante figure ne gâte rien à l'ensemble.

Je ne sais pas si ces qualités physiques sont très-communes à Séville, mais elles sont infiniment rares à Paris.

Aussi quand ils se mettront en *majos*, la plupart de nos chétifs dandies feront-ils bien d'ajouter à leur costume le vaste manteau du comte Almaviva.

Il n'est bruit dans le monde fashionable que de la superbe partie de chasse, organisée par nos plus élégants sportsmen, au château de Marnes, cette résidence princière, qui étale les allées majestueuses de son parc sur le plateau de Ville-d'Avray, à quelques minutes seulement du chemin de fer. On parle aussi beaucoup des fêtes brillantes que le propriétaire actuel de cette magnifique habitation compte offrir, pendant la belle saison, à l'élite de la société parisienne. On presse les préparatifs, et déjà dimanche, 12 avril, un grand bal réunira dans cette somptueuse demeure tout ce que Paris renferme de femmes charmantes et distinguées.

Au moment où vont commencer les départs pour la campagne, nous rappellerons aux abonnés des *Modes Parisiennes* qu'ils ont à faire une emplette indispensable, c'est une collection de petits albums pour amuser les personnes que la pluie, le brouillard ou l'excès de la chaleur retient au château. Aubert, notre éditeur, qui seul exploite cette spécialité à Paris, a des albums à tous prix et de tout genre, albums comiques, albums d'études, albums de croquis, de paysages, de fleurs, d'animaux, etc.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Geneviève*. — Voici encore un de ces jolis tableaux dont M. Scribe a le secret. Le Gymnase, dans son charmant répertoire, n'a rien de plus gracieux, rien qui respire plus de goût et de délicatesse. C'est encore un de ces tours de force qui sont un jeu pour l'esprit si souple de M. Scribe.

Un père jaloux de sa fille, et qui, pour ne pas se séparer d'elle, craint de la marier et redoute surtout qu'elle puisse aimer, voilà, n'est-ce pas, un sujet bien simple, vous diriez presque enfantin. Mais quels détails exquis M. Scribe a su tirer de cette situation, si stérile en apparence, et cela sans s'égarer à côté de l'action !

Ce père est riche, il est millionnaire, il est veuf, il serait seul au monde s'il n'avait sa fille; et Geneviève, c'est un ange, c'est la figure la plus douce, le cœur le plus tendre, l'esprit le plus délié que l'on puisse imaginer. Aussi comme son père l'aime ! sa grande fortune, ses terres, ses maisons, il donnerait tout pour sa fille !

Comme il est embarrassé pour la marier ! il n'a pour tant qu'à choisir. Voici des colonels, des notaires, des agents de change; mais la tendresse paternelle est craintive, ombrageuse ! c'est de la jalousie ! Quoi de plus charmant que ce petit combat de tendresse entre le père et la fille, lui n'ayant pas de volonté, elle voulant lui obéir en tout.

Geneviève ment un peu (charmant mensonge !), car elle aime Adrien, le caissier de son père; mais le moyen de l'épouser, c'est de n'en pas dire un mot.

Cependant elle est surprise dans une entrevue avec Adrien, et voilà son père tout bouleversé. Il faut qu'elle répare tout le mal; elle s'assied près de son père, ouvre un livre et lit... quoi ? un ravissant chapitre sur les affections de famille. C'est une touchante et douce leçon qu'elle improvise pour guérir son père !

Vous prévoyez le dénouement. Le père accorde la main de sa fille à Adrien; mais cela est présenté avec un tact exquis, avec une rare délicatesse.

Encore une fois c'est là un joli tableau, où les figures sont charmantes; celles du père et de la fille sont esquissées avec un art infini. La pièce est supérieurement jouée, surtout par mademoiselle Rose Chéri, qui, dans le rôle de Geneviève, a su montrer du cœur, du goût, de l'esprit, de la grâce, enfin un naturel qui n'appartient qu'à une vraie comédienne.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — *Le Nouveau Juif-Errant*. — Ce nouveau Juif-Errant ne ressemble pas tout à fait à l'ancien. D'abord il n'a pas trente ans, il n'est pas Juif et ne possède pas une longue barbe. S'il a cinq sous dans sa bourse c'est par hasard, et ce bonheur-là ne lui arrive qu'une seule fois.

Oscar Durand, il est vrai, ne peut rester en place. C'est un touriste qui marche toujours. Il a fait le tour du monde, il a vu l'Amérique, l'Asie, l'Afrique, et pour le moment il revient de la Louisiane, riche d'aventures et léger d'argent.

Il trouve un certain M. Bertrand, à qui il a sauvé la vie et qui vient lui offrir deux mille livres de rente; il accepte. Mais le philanthrope se ravise et Oscar Durand se retrouve le Juif-Errant comme devant.

Las des voyages, il veut faire une fin, se fixer, se marier. Il y a sur son chemin une jolie personne, mademoiselle de La Durandière, fille d'un baron de l'Empire, et dont il est amoureux.

La jeune personne attend un prétendu, et ce prétendu s'appelle M. Duranti. C'est un simple auditeur au conseil d'État, attaché à l'ambassade en Chine, et qui désire se marier avant d'aller visiter les Chinois.

Que fait Oscar Durand ? il provoque M. Duranti : un seul pistolet est chargé, on tire au sort, et la vie de Duranti est dans les mains d'Oscar Durand. « Que ferai-je de votre vie, lui dit-il; j'aime mieux votre nom, je prends votre nom ! » Le voilà donc se mettant à la place de Duranti pour faire la cour à mademoiselle de La Durandière.

Mais une lettre d'une marquise espagnole, victime de ce charmant Duranti, vient brouiller le mariage, et voilà Oscar Durand réduit à courir encore les aventures.

Il y a encore un certain Duramberg, un pauvre comédien de province, qui ressemble à une de ces figures co-



miques si bien dessinées par Scarron dans son Roman; enfin un colporteur et une modiste qui devraient s'appeler un peu Durand, Duranti ou Duramberg.

Bertrand convoque tous ces Durand plus ou moins, qui sont tous parents, pour leur lire le testament d'un autre Durand, qui a laissé en mourant trois millions. Ce legs appartient tout entier au plus pauvre, et le plus pau-

vre c'est Oscar, qui épouse mademoiselle de La Durandière.

Tel est le fond de ce vaudeville, que M. Varner a semé à profusion de drôleries, d'excentricités, de détails gais et piquants. La pièce, très-bien jouée par les artistes, notamment Derval, Leménil et Grassot, a reçu le plus favorable accueil.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Chaque mère veille, convoi dans 1 palais, DE, l'ale en bras, E, tonne au plus haut degré.  
(Chaque merveille qu'on voit dans le palais de l'Alhambra étonne au plus haut degré.)

**Départ pour la campagne.** Au moment de partir il faut songer à faire sa provision d'albums amusants pour distraire ses hôtes pendant les jours de mauvais temps. On trouve chez Aubert des collections de ce genre à tout prix, depuis 50 c. l'album jusqu'à 2 et 300 fr. On peut avoir une collection très-variée de genres, et composée de 8 ou 40 charmants recueils, pour 50 fr.

**Cravates mécaniques** de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 42.

**Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal.** Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4<sup>er</sup> étage.

**Crème du Liban.** Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

**Fleurs naturelles,** spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Passementerie** pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 484.

**Nouveautés.** Maison Chambellan, rue Montmartre, 427, 429.

**Eau Momoro** pour teindre les cheveux et favoris blancs et rouges en toutes nuances d'un ton naturel et sans danger. Prix : 5 fr. la boîte, chez madame MOMORO, place Saint-André-des-Arts, 41. Un coiffeur est attaché à la maison. Dépôt chez CHARDIN-HADANCOURT, parfumeur, rue Saint-André-des-Arts, 7. (Affranchir.)

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.